

Nouveau retour sur la question noire américaine

Julien Damon
Professeur associé à Sciences-Po (Master d'urbanisme)

Publié sous le titre « Long way », *Sociétal*, n° 68, 2010, pp. 124-130.

La question noire américaine est loin d'être réglée. De gigantesques progrès ont accompagné l'évolution des droits et du marché de l'emploi. Les Afro-Américains continuent néanmoins à vivre des difficultés concentrées (géographiquement et socialement). C'est en remettant à l'ordre du jour, franchement, ces singularités, avec leurs responsabilités collectives et individuelles, qu'il sera possible d'avancer encore.

William Julius Wilson, célèbre sociologue de Harvard, est une grande figure de l'élite noire américaine. Auteur de nombreux ouvrages sur les transformations raciales et sociales des Etats-Unis¹, il a longuement souligné l'amélioration relative de la condition des Afro-Américains et le déclin des tensions raciales. Proche des thèses du Président Obama, qu'il soutient vivement, Wilson n'a jamais écrit ni dit que les problèmes s'évanouissaient. Si des progrès considérables ont été accomplis, il reste encore bien du chemin.

L'ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans a été d'ailleurs – selon les termes de notre auteur - une « cruelle expérience naturelle » montrant, au monde entier, combien les mieux lotis (blancs) avaient pu plus aisément s'en sortir et combien les plus défavorisés (noirs) avaient pu subir les conséquences de l'isolement racial et de la subordination économique.

Dans son dernier livre, il revient en détail sur trois sujets d'importance : la persistance des difficultés des ghettos américains, les difficultés d'intégration des jeunes hommes noirs peu qualifiés, la désagrégation de la famille noire américaine.

Des ghettos soudés

Depuis une quarantaine d'années Wilson s'intéresse à l'*underclass* noire. Relevant l'amélioration de la situation des ghettos étendus des centres-villes, célébrant l'action passée du Président Clinton et déplorant le désinvestissement suivant de l'administration Bush, le sociologue était revenu au début de la décennie 2000 à Chicago, dans quatre quartiers, sur ses terrains d'étude privilégiés².

Partout les noirs connaissent encore les taux de pauvreté les plus élevés. Ceci s'explique en partie seulement par l'héritage de la ségrégation et de la discrimination, car pour Wilson l'interprétation en termes de race est généralement faible. Les groupes ethniques ne sont pas des entités économiquement et socialement homogènes. Au contraire, chez les noirs, les politiques d'*Affirmative action* ont permis l'émergence d'une classe moyenne qui se conduit, à bien des égards, comme les blancs. Notamment en ce qui concerne le souci de quitter dès qu'ils le peuvent les ghettos pour s'installer ailleurs.

¹ Voir, par exemple, William Julius Wilson, *When Work Disappears The World of the New Urban Poor*, New York, Knopf, 1996, et notre commentaire, Julien Damon, « Disparition du travail et pauvreté aux États-Unis », *Sociétal*, n° 6, 1997, pp. 59-62.

² William Julius Wilson, Richard P. Taub, *There Goes the Neighborhood. Racial, Ethnic, and Class Tensions in Four Chicago Neighborhoods and Their Meaning for America*, New York, Alfred A. Knopf, 2006.

Wilson repère une métamorphose des « antagonismes ethniques » avec l'arrivée en masse des hispaniques. Il étudie les mécanismes qui conduisent les enclaves noires ou blanches à se vider ou se remplir. Avec des termes qui peuvent choquer en France, il s'inquiète des conséquences de diverses « invasions ethniques » venant perturber l'équilibre et l'organisation sociale d'un quartier.

Wilson considère en effet que les quartiers sont soudés à condition d'être en opposition à certaines populations. L'identité communautaire est en quelque sorte une force et une ressource. Le sociologue note et déplore que les groupes, suivis aujourd'hui en cela par les politiques publiques, se focalisent sur les différences plutôt que sur ce qu'ils ont en commun. Il s'ensuit des « compétitions ethniques » accrues. La grande préconisation, dans un contexte où huit noirs sur dix mais seulement trois blancs sur dix pensent que les pouvoirs publics ne dépensent pas assez pour les noirs, est de limiter les programmes ciblés sur les plus pauvres (c'est-à-dire les noirs). Ce sont les politiques universelles, avec une attention particulière aux situations les plus difficiles, qui doivent être étendues. Ce parti pris, traditionnel chez Wilson, ne doit pas empêcher de prendre en compte, frontalement, la question raciale.

Être noir : toujours un problème

Avec une écriture personnelle, Wilson rappelle qu'il est un grand professeur, reconnu internationalement. Cependant nombre de petits faits quotidiens lui montrent que, en tant que noir américain faisant considérablement plus jeune que son âge³, il est toujours, dans certains contextes, craint. Quand il s'habille en survêtement, il lui arrive encore de remarquer des gens ayant peur de prendre l'ascenseur avec lui, ce qui n'est strictement jamais le cas lorsqu'il porte une cravate. Il relate également qu'il lui est arrivé de ressentir une certaine appréhension lorsque, promenant son chien le soir dans la rue à Chicago, il lui arrivait de croiser un groupe d'adolescents noirs.

Souhaitant explicitement générer de la controverse, Wilson veut ouvrir une discussion franche sur la question de la race, en l'abordant d'un point de vue à la fois institutionnel et culturel. Sur ce deuxième plan, il s'intéresse aux croyances et aux opinions relatives à la race ainsi qu'aux traits culturels (comportements, traditions, préférences).

Le sujet n'est pas directement celui du racisme. Ses formes les plus catégoriques ont, selon Wilson, quasiment disparu, même si on peut les retrouver diluées dans des normes et des pratiques institutionnelles. Ce qui intéresse l'expert ce sont des modes de vie et des statistiques. Pauvreté, criminalité, chômage, ruptures familiales affectent disproportionnellement les noirs principalement les jeunes hommes. Ceux-ci, principalement lorsqu'ils vivent dans des ghettos, se comportent, dans la vie de tous les jours, singulièrement⁴.

Les noirs seraient, en quelque sorte, piégés par des codes (en particulier un « code de la rue », bien mis en évidence par les anthropologues du ghetto) qu'ils doivent adopter pour se protéger et se fondre dans la foule. Il s'ensuit un habillement, un langage, des postures et des attitudes qui les font immédiatement repérer. Ce qui les distingue en général, leur permet de

³. Pour vérifier cette affirmation de Wilson (né en 1935), voir les photos de son site Internet www.williamjuliuswilson.com

⁴. Toutes proportions gardées, on relèvera quelques similarités dans le contexte français, avec la belle enquête de Luc Bronner, *La loi du ghetto. Enquêtes dans les banlieues françaises*, Paris, Calmann-Lévy, 2010. En incise, signalons que tomber véritablement amoureux est un déclencheur pour faire cesser nombre de comportements inopportuns... De là à en faire une politique...

s'identifier à de petits groupes d'appartenance qui les enferment. Un point important de cette différenciation « culturelle » est l'attitude à l'égard des femmes et de la famille.

Wilson ne saurait expliquer les mutations de la famille noire américaine par de seules dynamiques économiques. En 1965, 25 % des noirs naissaient hors mariage. C'est le cas de 70 % d'entre eux maintenant. En 1965, un quart des familles noires étaient monoparentales. C'est le cas de près de la moitié aujourd'hui. Et naturellement ces proportions sont plus élevées encore dans les ghettos.

Contraintes et responsabilités

Afin de comprendre et de contrecarrer ces évolutions – qui conduisent à une absence toujours davantage préoccupante des pères –, il faut prendre en compte des contraintes matérielles, mais également culturelles. Wilson, avec d'autres, relate que les garçons vivent une forte pression pour s'investir très tôt dans la vie sexuelle, multiplier les exploits, et faire preuve de leur virilité par la fécondité de compagnes qu'ils abandonnent rapidement.

Sans moralisme, Wilson souligne les conséquences désastreuses de tels comportements qui détériorent la confiance, dégénèrent en rivalités et diminuent l'employabilité des hommes comme des femmes.

Afin de remédier à ces graves problèmes – qui minent le ghetto –, il faut d'abord des politiques institutionnelles de redistribution et de désenclavement. Il faut également, et conjointement, des programmes portant sur les problèmes culturels. Au titre, important, de la paternité, Wilson souligne que des programmes de soutien à la parentalité (comme on les appelle aujourd'hui en France) ne servent en réalité pas à grand chose s'ils sont déconnectés d'actions portant sur l'accès à l'emploi. Il convient donc d'abord de tout faire pour mettre en emploi les jeunes, mais aussi (et ensuite) d'agir pour faire évoluer leurs perceptions, leurs normes, leurs attitudes. Mobilisation et activation des politiques, reconnaissance des inégalités léguées par l'histoire mais aussi des responsabilités individuelles, tels pourraient être les maîtres mots de la position wilsonienne.

Les progressistes mettent l'accent sur les facteurs et problèmes structurels. Les conservateurs sur les facteurs culturels. Wilson veut incarner une voie moyenne, tout de même clairement ancrée dans le camp progressiste. À ses yeux, informés des données et des travaux les plus sérieux, les explications structurelles de la concentration de la pauvreté sont bien plus importantes et puissantes que les arguments culturalistes. Ne pas prendre en compte cette dimension serait cependant outrageant d'un point de vue intellectuel comme d'un point de vue pratique. Alors qu'il a longtemps été un héraut des politiques dites « aveugles à la race » (ne prenant pas en compte ces dimensions), Wilson pondère désormais son propos. Dans le contexte contemporain des ghettos, marqué par l'égalisation incontestable des conditions mais par l'approfondissement de l'agglomération des difficultés, il faut remettre la question raciale sur l'agenda, en investissant auprès des jeunes noirs afin de faire évoluer leurs conditions mais aussi leurs comportements. Et Wilson de souligner qu'il s'agit là de la vision d'Obama.

XXXX ENCADRÉ XXXX

Les opinions et situations rapprochées des noirs et des blancs

Afin de compléter et d'actualiser cette recension de l'ouvrage de Wilson, on peut proposer une synthèse de récents sondages, menés par le Pew Research Center, en 2009. On note un très net rapprochement des positions des noirs et des blancs, même si les disparités persistent.

Confirmant des analyses anciennes de Wilson, il apparaît bien que les conflits raciaux ne sont plus considérés comme les premiers conflits. Les noirs eux-mêmes mettent plus en avant les conflits sociaux et les conflits entre immigrés et personnes nées aux Etats-Unis. De fait, la communauté noire se « banalise », surtout depuis que les hispaniques ont pris la tête des minorités

Il y a des conflits entre...	Total des répondants	Répondants noirs	Répondants blancs	Répondants hispaniques
... immigrés et personnes nées aux Etats-Unis	55 %	61 %	53 %	68 %
... riches et pauvres	47 %	65 %	43 %	55 %
... noirs et blancs	39 %	53 %	35 %	47 %
... jeunes et personnes âgées	26 %	42 %	21 %	39 %

Les noirs sont même relativement optimistes en ce qui concerne les progrès de l'intégration raciale. Malgré la crise économique, ils n'ont jamais été aussi nombreux à estimer que la condition des noirs s'est améliorée. Ils sont 39 % à remarquer une amélioration de la situation des noirs (contre 12 % une dégradation). En 2007 ils n'étaient que 20 %. On ne prend pas ici en compte les opinions selon lesquelles rien n'aurait changé.

Part des noirs pensant que...	2007	2009	Progression
...les Noirs sont dans une situation plus favorable qu'il y a cinq ans	20	39	+ 19
...l'écart de standard de vie entre noirs et blancs est plus réduit qu'il y a dix ans	41	56	+ 14
...l'avenir sera meilleur pour les noirs	44	53	+ 9

Reste que noirs et blancs n'ont pas la même vision de l'ampleur des discriminations à l'encontre des Afro-Américains. 43 % des noirs pensent qu'il y a « beaucoup » de discrimination à leur endroit (en 2009 comme en 2001). Ce n'est le cas que de 13 % des blancs.

XXXX FIN DE L'ENCADRÉ XXXXX

LE LIVRE ET SON AUTEUR

William Julius Wilson, *More Just than Race. Being Black and Poor in the Inner City*, New York, W. W. Norton, 2009, 190 pages.